

niques qui favorisent l'intensité du froid ; l'atmosphère, par les brumes ou les nuages dont elle est chargée, atténue les rayons solaires ; la Terre, par l'inclinaison de son axe, les affaiblit encore en ne les recevant que sous une notable obliquité, et, dans son mouvement diurne, elle abrège aussi leur action. Les ténèbres, en effet, descendent vite sur l'horizon, et, avec elles, la tristesse, qui s'étend par degrés et gagne jusqu'à nous. Alors, nos impressions, ainsi que nos pensées, prennent un caractère plus ou moins lugubre. Les peupliers qui bordent le chemin semblent aligner leurs silhouettes comme autant de fantômes sinistres, immobiles, indéfinis. Le hibou ne semble jeter de loin en loin sa note plaintive que pour prêter sa voix à la mélancolie muette du paysage, et les flocons de neige que la bise fait tomber du squelette des arbres, paraissent se projeter sur la noire tenture de la nuit, comme les larmes d'argent sur nos draps mortuaires.

Que d'enseignements déjà dans ces quelques emblèmes ! Mais, avant tout, ne devons-nous pas constater deux harmonies secondaires dans cette couche de neige qui couvre la surface du sol ? D'une part, c'est un vêtement qui protège le semis contre la gelée ; d'autre part, c'est un réflecteur qui diminue sensiblement l'obscurité des nuits, paraissant bien moins recevoir la lumière que la rayonner lui-même vers les ténèbres de l'espace.

Cependant, voici qu'à leur tour d'autres phénomènes doivent s'accomplir : il faut que cette neige épaisse et dure se liquéfie pour remplir un autre office. Or, quand on songe que pour fondre une goutte d'eau 79° de chaleur sont nécessaires, on se demande comment donc pourra s'opérer le dégel. Certes, ce serait un problème inaccessible au génie de l'homme, qui ne pourrait même pas dire tout ce qu'il lui faudrait, pour le résoudre, d'appareils, de combustible et de temps. Et pourtant l'habitude de voir le phénomène s'accomplir vite et sans effort, ne nous laisse pas admirer à quel agent imperceptible cette tâche est confiée. C'est un simple courant d'air, doucement venu du tropique, qui de sa tiède haleine touche la neige et la fond : ou, plutôt, la divise en deux parties ; l'une, qui s'élève gazeuse pour détendre l'atmosphère ; l'autre, qui descend liquide dans le sol pour y dissoudre les corps désorganisés par le froid. Et cet agent fonctionne avec une telle délicatesse que l'atmosphère semble partout au repos, et qu'on ne voit émuës ni la feuille épanouie de l'ellébore, ni la fleur naissante du noisetier. Puis, quand la surface du sol est ainsi mise à nu, la vapeur d'eau suspendue comme en réserve dans l'air, se refroidit, se condense et retombe : c'est la pluie.

Or, à quel autre époque pourrait-elle arriver plus à propos ? Sans doute la pluie intervient aux différentes périodes de l'année, et, selon les circonstances, elle y apaise l'atmosphère, la rafraîchit ou l'épure. Mais, en ce moment, elle nous intéresse surtout par la propriété nutritive qu'elle vient d'acquiescer ; car, en se liquéfiant, elle a dissous les principes gazeux qui s'étaient, comme elle, dégagés de l'horizon. Ces principes seraient inutiles dans l'air et même nuisibles, tandis que, ramenés dans le sol que la fonte des neiges a rendu spongieux, ils s'ajoutent encore aux provisions alimentaires accumulées par le froid. Cette restitution que l'air fait à la terre de l'eau qu'elle a perdue par l'évaporation, est soumise à une loi d'équilibre doublement harmonique : c'est que la quantité de pluie que l'atmosphère nous renvoie tous les ans est à peu près la même, et l'hiver n'en fournit guère que sa part comme l'été. Seulement, dans une heure d'orage, juillet précipite plus d'eau que février dans tout un jour. Il importe effectivement qu'en été la pluie tombe avec abondance, mais ne dure point ; tandis qu'en hiver la pluie doit être débitée peu à peu, mais avec une certaine continuité. On sait en effet que, s'il est des terrains où l'eau pénétre aisément, il en est d'autre aussi où elle ne peut s'insinuer qu'avec peine. L'insistance de la pluie lui permettra donc d'imbiber profondément tout le sol, et puis chaque terrain se mettra de lui-même dans les conditions d'humidité qui lui sont propres ; car, par une admirable réciprocité, dès que le soleil agit, l'eau est facilement abandonnée par les couches qui sont très-perméables, tandis qu'elle est longtemps retenue par celles qui l'ont admise lentement.

Or, voyez les nombreuses concordances qui justifient la persé-

vérance de la pluie dans cette saison. D'abord, c'est la période la plus propice pour la plante, car la graine, recueillie sous le sol, demande alors que s'active autour d'elle l'emménagement des sucs qui doivent bientôt la nourrir. C'est aussi le temps le plus convenable pour les animaux, puisque la plupart d'entre eux, ou n'existent encore qu'en germe ou sont plus ou moins engourdis ; et les autres, n'ayant pas encore leurs inquiétudes de famille, peuvent rester plus sédentaires. C'est enfin le moment le plus favorable pour l'homme lui-même, car l'agriculteur est alors préoccupé de soins intérieurs, de travaux domestiques, et, par conséquent, abrités. Quant au citadin, rien ne l'invite encore à porter dans les champs ses heures de loisir.

Quoiqu'il en soit, après que le froid et la pluie ont successivement terminé leur principal office, il importe que le vent désormais accomplisse le sien. Il s'agit d'évaporer l'humidité surabondante du sol, et d'enlever tout ce qui a péri par le froid et n'a pas été dissous par la pluie ; il s'agit de transporter à grande distance, et même d'une île à l'autre, le pollen des fleurs dioïques, de balayer tout l'horizon, de chasser les nuages qui encombrant l'atmosphère. Et que faut-il pour faire naître cet invisible agent, dont on ne peut pas plus prévoir la venue que la durée, pas plus la vitesse que la direction ? il ne faut, nous le savons, (1) qu'une simple différence de densité, de température entre deux points atmosphériques juxtaposés. Nous savons aussi que plus est grande cette différence, plus intense est à son tour la force du vent. Nous savons enfin que, zéphyr ou aquilon, l'air diversifie son allure pour l'assortir à la diversité de ses fonctions. Celle que le vent doit remplir en ce moment consiste surtout à nettoyer la surface de la terre ; or, chacun de ces débris, qu'il semble disperser au hasard, a sa destination, sa place, son emploi. Ainsi, les brins de paille que l'air abandonne sur le chemin serviront un jour de supports aux galeries sableuses de la fourmi ; les filaments de mousse que le buisson arrête au passage formeront la couchette légère du pinson ; avec les lamères d'écorce que le vent jette sur le sol, la fauvette tressera bientôt le tissu délicat de son nid ; les fragments d'élytre tombés à la surface du lac vont être des nacelles toutes prêtes pour de nombreuses larves qui, nées dans l'eau, doivent la quitter pour devenir insectes aériens ; enfin, le plus petit fêtu que le tourbillon soulève jusqu'au sommet des arbres est lui-même un véhicule qui porte, agglomérés, des œufs microscopiques ; et ces germes nomades atteignent ainsi les plus hautes branches pour y attendre, avant d'éclore, l'épanouissement des feuilles qui doivent leur servir de nourriture et d'abri.

Mais, quelque intéressants que soient réellement tous ces détails, il importe surtout de remarquer les grands changements qui s'opèrent par degrés. Voyez : peu à peu le jour reprend à la nuit les heures qu'il lui avait cédées, la Terre se présente moins oblique aux rayons solaires, et la germination commence à poindre de toutes parts. Tout annonce l'avènement d'une saison nouvelle, saison favorisée, car les provisions abondent dans le sol, l'horizon est net, l'atmosphère pure et le soleil vivifiant.

Hâtons-nous de dire encore un mot de l'hiver, sous le rapport ornemental. L'hiver ne s'adresse pas au regard, qui peut être flatté, mais à la pensée, qui calcule et qui juge. Et pourtant il n'est dépourvu ni de toute parure, ni de tout mouvement. Ainsi, dans la forêt, le chêne, le sapin, le hêtre, le mélèze ont conservé leur complète chevelure ; le lierre, qui tapisse le tronc du vieux orme, y maintient vertes toutes ses feuilles ; ainsi que le buis, qui s'implante aux fissures du rocher ; ainsi que l'if, qui dresse dans les parcs sa verdoyante pyramide. Il est vrai que la nature recueille ses forces pour les mieux développer en temps opportun, mais sa vitalité toutefois n'est pas si latente qu'elle ne se laisse entrevoir suffisamment. Ainsi le nivéole s'épanouit aux points les plus sauvages, et la violette s'élève du sein des neiges, comme l'espérance toujours du fond de nos douleurs.

L'horizon non plus n'est pas inanimé. Voyez les actives recherches du merle et du moineau, adroits échouilleurs, détruisant à l'envi d'innombrables insectes qui dévoreraient plus tard tous nos

(1) Voir le chapitre *harmonies de l'air*.